

Quatro de Fevereiro Airport Luanda

Attaché de presse de Manu Dibango. Premier -et unique- voyage, en Angola : ‘y’avait du changement dans l’air. J’“esquivator” le premier voyage, Africavision au Gabon, chez le “Père Bongo”. Idéologiquement parlant, ça ne me parle pas ! Et pour le 10^{ème} anniversaire de la Réunification du Cameroun, anglophone et francophone, j’y suis -sans y rester- pour le compte de l’Afrique Littéraire et Artistique.

Angola, dont la guerre civile, déboutant la colonisation portugaise, allait provoquer la Révolution des Œillets et la chute de la dictature salazariste au pouvoir, au Portugal, de 1933 à 1974 ! C’est bien la colonie africaine qui nourrit la colonisation européenne... Comme toujours de nos jours, n’en vous déplaie sans danser la javanaise ! Trois partis, en lice pour le pouvoir, sont en piste : l’UNITA, de Jonas Sawimbi (reçu à la Maison Blanche comme “ja-ja” président africain n’a été reçu), pro-Chine, puis pro-Usa ; pro-Urss, le MPLA (fondé en 1956, à Lisbonne par Augustino Neto, Lúcio Lara, Mário de Andrade, angolais, et, Marcelino dos Santos, Mozambique, Amilcar Cabral, Cap-Vert, qui conduiront également leurs pays à l’Indépendance) ; le FNLA, de Roberto Holden, soutenu un temps par le Zaïre, est le maillon faible de ce triumvirat anticolonial. La guerre civile angolaise va durer plus d’un demi-siècle, jusqu’en 2002, le diviser pour mieux régner du racisme colonial s’ appuyant sur les querelles fratricides et luttes intestines du tribalisme néocolonial.

Manu est l’invité du président José Éduardo dos Santos, pour les cérémonies officielles couvrant la fête de l’Indépendance nationale de l’Angola. Dix concerts, tout au long de ce mois de novembre. Auparavant, le mois de mai -de cette année-là- est marqué par un double évènement en d’autres contrées de notre beau globe bleu : le départ de *Rasta Redemption Song Man*, ici, et là, l’arrivée de l’Homme à la Rose (et non à la Rolls), c’est important, à l’Elysée.

Décollage de Roissy, un morne et triste soir de novembre. Salons vip de la TAAG. Le protocole est réglé comme sur du papier à musique. Le vol, sans escale, est long. Atterrissage à Luanda *Quatro de Fevereiro International Airport*, le lendemain matin. Nous sommes les seuls passagers à arriver dans cet immense aéroport vide... Dans le groupe, ‘y a des Antillais, des Caucasiens, des Africains. Le gus préposé aux tampons, à la douane, est en tenue militaire, une kalach’ pendant négligemment à sa bandoulière, alors que s’éveille la fureur de l’aurore sur Luanda assoupie dans les bras de Morphée... Il nous souhaite la bienvenue d’une manière fort civile, cependant. Mais non, ça ne suffit pas ! Un des nôtres, *Camair* en plus, le moins jeune après Manu, se pointe clope au bec en posant ostentatoirement sa bouteille de whisky sur le bureau, devant le gus douanier militaire, sans même sortir son passeport d’abord ! Il défie le douanier angolais en mode regard chinois, Shaolin et Wu Tang réunis et concentrés, les mains sur les hanches ! On le regarde, médusés, atterrés. On l’écoute déblatérer ses droits d’homme libre dans un pays africain communiste liberticide. De toutes les façons, le douanier Rousseau à la kalach’ n’y entrave que dalle ... Mon *Camair* de base -qui se la raconte- est habillé à la coloniale : short-bermuda à revers, pataugas et chaussettes de l’*Afrika korp*s, chapeau texan et chemise hawaïenne pour agrémenter sa bedaine pesante et impressionnante...

Le douanier ‘ le calcule même pas. Il tamponne son passeport et lui souhaite la bienvenue, tout en détournant légèrement la tête ; notre frère *camair* puait grave l’alcool, à distance... Humour noir...

Manu monte, avec les deux choristes, dans la *Merval* officielle et climatisée. Nous autres sommes dans une estafette climatisée et confortable. Il fait déjà chaud, lourd et humide. Pourtant Luanda est au bord de l’Océan Atlantique : 40 km de plages ! Direction l’hôtel Panorama, sur la presqu’île et son village de pêcheurs. La route est belle comme sur toute rive : l’océan, la plage, contre-allée avec bancs et palmiers cocotiers, la route à double voie, re contre-allée, palmiers, cocotiers, bancs publics, villas somptueuses.

Nous sommes émerveillés par l’architecture ou plutôt les architectures nostalgiques et futuristes, l’urbanisme poussé de la ville, loin devant Douala et Yaoundé. Arrivée à l’hôtel Panorama, nous sommes ébahis ! Passez tout novembre ici, plutôt qu’à Paris ? Voyons... Enchaînement petit-dèj’ douche ; les chambres sont climatisées et éblouissantes de soleil. D’un côté l’océan, à en perdre la vue, de l’autre, côté ville, une belle étendue aquatique poisonneuse qui se vide dangereusement à marée basse. Partout du sable de plage pure, pour cocotiers et palmiers, le ciel, le soleil et la mer. Ouèp ! Le temps a bien suspendu son vol, croulant sous le soleil accablant de luminosité chaleureuse.

Cabinet du ministre de la Culture. En fait, nous servons de gentils cobayes... Le gouvernement angolais veut savoir s'il est en mesure d'accueillir des vedettes internationales, pour organiser un festival international de musiques toutes aussi internationales. Il s'agit de contre-communiquer sur le blackout total orchestré par Dark Wador, créateur d'obscurité idéologique, qui pèse sur l'Angola. Propagande contre désinformation (ou sous information). Ils ont pensé à Manu, le *Soul Makossa Man* ! Deux équipes de tournage, télé et ciné, suivent Manu partout pour couvrir les 10 concerts et autres *side-events* de la tournée. Plus la radio.

Monsieur le ministre demande à Manu s'il lui saurait gré de musicalement arranger et interpréter un poème d'Agostino Nêto, *Havemos de Voltar*, à la demande de José Édouardo dos Santos; ça sera le tube de la tournée, plébiscité à chaque apparition. Dans la rue, le peuple de Luanda nous regarde passer, nous, jeunes noirs comme eux, dans des voitures officielles climatisées, réservées aux invités du pouvoir. C'est la première fois que le peuple de Luanda voit autant de jeunes Noirs à la fois, dans ces voitures officielles climatisées. C'est bizarre et ça fait bizarre. Vous avez dit bizarre ? Paradoxe à surmonter ! La lutte des classes bronze mieux que la misère au soleil. Au début, personne n'ose nous approcher, nous sommes une délégation officielle invitée. Souriez !

Fête Nationale. Tribunes présidentielles, défilé et tout le tralala sous un soleil de plomb exactement ! Défense de transpirer à grosses gouttes, protocole de rigueur mis à part. Le communisme, c'est comme le capitalisme, c'est pas frais et climatisé pour tout le monde. José Édouardo tape le show en faisant son *débouching*. La place est noire de monde, sous les *viva*, *bravo*, *applo* et sifflets de la foule en liesse surchauffée par l'ambiance créée et l'atmosphère ressentie. Il descend de l'échelle dansante de l'hélico' et se réceptionne doucement au sol, en star de la *lutta continua*, sous le vrombissement des hélices créant comme une couronne d'herbe couchée au sol pour sa réception. Il est en abacost vert camouflet, athlétique (1,90m, pour un petit quintal de muscles entraînés et formés par et pour la guérilla), tombeur au sourire ravageur de play-boy baroudeur. Les femmes du MPLA donnent généreusement de la voix... C'est notre premier bain de foule. Luanda nous souhaite officiellement la bienvenue au paradis communiste, avant l'autre face au verso du paradis.

Visite du Conservatoire national de Luanda. L'Angola est une nation tout au moins aussi musicale et musicienne que sa sœur transatlantique brésilienne, mais communiste donc moins connue, parce qu'on en parle peu. Il y a tout un programme de festivités préparées. Bien sûr, nous voulons le *off*. Sauf que, sécurité oblige, nous sommes escortés, encadrés. Mais c'est cool. Trois bonnes sœurs caucasiennes viennent juste de se faire enlever, dans les faubourgs de Luanda. La presse occidentale en fait des gorges chaudes. C'est le moyen de communication choisi par les opposants au pouvoir, entendez Sawimbi Jonas de l'UNITA, largement soutenu par les USA, l'Afrique du Sud et les diamantaires. Sawimbi contrôle près de 70% des terres diamantaires du pays. Lui seul a conscience de la valeur que les *diamonds are girls' best friends* ont ! Jusqu'à la fin des années 80, les autorités angolaises auront du mal à considérer ces cailloux comme des pierres précieuses...

Curieusement, je suis seul avec Manu (et les choristes ?), pour visiter le Conservatoire. Le front anti visite guidée boycotte ce qu'il peut du programme officiel. Et c'est le matin. Dommage... Le directeur du conservatoire national, est un monsieur rond, jovial, passionné et virtuose au piano derrière ses lunettes. La plus coloniale et néocoloniale des situations vécues, c'est que, bien qu'Africains, bantu qui plus est, il y a plus de similitudes linguistiques entre les langues angolaises (*kimbundu*, *ovimbundu*, *bakongo*) et camerounaises (*sawa duala* et autres), qu'entre le français et le portugais, nous marchons avec un interprète officiel français-portugais et non bantu-bantu. Les Bantu (de la capitale) ne sont plus partout...

Dans ce conservatoire national, il y a toutes les musiques angolaises de ces deux-trois cents dernières années, qui sont codifiées et enseignées : les musiques traditionnelles bantu, comme les musiques classiques et folkloriques portugaises. Ces musiques sont le reflet du colonialisme portugais et du néocolonialisme naissant angolais. Car il est du néocolonialisme communiste, comme du néocolonialisme capitaliste. Le problème, c'est que les autorités redoutent de faire sortir artistes et personnes de culture, craignant qu'ils ne s'échappent, comme le fit Rudolf Noureev d'un autre pays communiste. Ces autorités n'osent donc pas affirmer leurs propos musical révolutionnaire, depuis *Ngola Rythmo* des Ruy Mingas et autres, son "Birín Birín" à l'émouvante beauté nostalgique. C'est d'oublier que la nature a horreur du vide. Dommage. Les pays communistes africains connaissent les mêmes travers et tares, d'où les mêmes retards, les mêmes démarches à l'envers de la ponctualité du décor des rendez-vous de l'histoire, que leurs homologues capitalistes africains, s'agissant de politique culturelle. (Nous en sommes toujours là).

On veut voir le *off*! Ce qu'il y a de sûr, c'est que le coin plaît bien à Manu. Manu est de la génération indépendance panafricaine. Il joue avec le Ryco jazz congolais ; c'est le début de son indéfectible amitié avec Jerry Malékani, *Bokilo's boogie*. Il dirige l'orchestre de la radio-télévision ivoirienne ; Jimmy Hyancinthe enregistre, à Abidjan, le "tubistique" "Ami Ô", version Bébé Manga. Abidjan devient l'étape obligée de nombre d'artistes camerounais qui se cherchent. "Soul Makossa", c'est la face B du 45 tours de l'hymne de la première CAN organisée au Cameroun. Et tant d'autres encore.

Manu est toujours à l'écoute du monde et de l'autre, curieux comme un enfant émerveillé des belles réponses musicales qu'il trouve à ses pourquoi et autres questionnements. Les répèt', avant chaque concert, se passent bien. Le matos, l'acoustique, la compétence d'un personnel mélomane qui approche le grand Manu, se fondent en une nutritive alchimie. Mais après le concert, retour à l'hôtel Panorama. Pas de Luanda *by night*. C'est rien, ça. Ce n'est qu'un début, continuons le combat !

La chaleur de Luanda agit comme un principe actif. Je suis -avec plaisir- de tous les déplacements officiels avec Manu, fasciné que je suis par cette ville où trois siècles d'architecture européenne s'étalent dans une opulence dorée qui font bien ressortir la richesse du sol angolais, d'où émergent, en se pavanant, ces édifices. Les peintures murales, de *la lotta continuada*, *la victoria certe na sempre* et tous les *vamos* du monde aux *cancaceiros*, accompagnent le drapeau de la liberté conquise de haute lutte, flottant aux bras de révolutionnaires de la cause du peuple angolais. Elles enjolivent la ville du souvenir des combats pour l'indépendance contre le colonialisme capitaliste, pour une autre colonisation idéologique caucasienne. On passe par un quartier populaire où les ont les clim' sur les hlm forment une protubérance sur les murs extérieurs ! Partout des traces de la guerre, sur les murs, les routes, des impacts de balles, d'obus et plus. Pas le temps de reconstruire, on ravale à la va vite. Augustino Néto disait qu'il fallait effacer toute trace architecturale de la colonisation pour se désaliéner et réintégrer notre culture. Et non de la désintégrer dans l'assujettissement néocolonial. L'Angola est la première colonie d'un pays européen en Afrique, hors Afrique du Nord des Noirs, colonisée par les Grecs et les Romains, dans l'Antiquité. L'Angola est le pays d'Afrique qui a été le plus "génocidé" par la traite des traitres...

Toutes les grandes puissances sont présentes pour déguster le gâteau angolais de la reine Nzinga, figure de proue de la résistance angolaise, fin XVIème siècle. L'Angola a le plus grand réservoir d'eau douce de l'Afrique australe, ses eaux sont très poissonneuses. Telle puissance a la pétrole, telle la pêche, l'autre le bois, sans compter toutes les richesses minières du sous-sol.

Plus loin, un building ultra moderne surclimatisé, tout en verre, siège d'une multinationale yankee bien connue. La Banque Centrale, anciennement résidence du gouverneur, est d'architecture classique post-Renaissance. Et puis, il y a cette ancienne église, du XVIème siècle. Mais toujours pas de *off*!

L'hôtel Panorama est excentré. Pas de bus, très très peu de taxis. Il faut une voiture. Nous avons très peu de visites. Pas de filles, surtout pas. Il faut tout le tact des deux choristes pour sédentarisier une jeune luandaïse dans notre entourage, hors accompagnement officiel. Elle est métisse. La colonisation portugaise abonde en métissage. Il y a la bande des métisses, mariées à des hauts responsables politiques angolais. Après l'Indépendance, leur position est fragilisée. Il ne fait pas bon d'être entre l'enclume et le marteau...

Les répétitions et les concerts sont nos seules distractions. J'entreprends la visite guidée de ce magnifique hôtel Panorama, assez vide quand même. Personne sur la plage. Il fait trop chaud pour bronzer ! Il n'y a pas de parasols, ni de transats pour bains de soleil à mort. Et il faut traverser la rue, peu fréquentée cependant (èè). Il y a plusieurs bars et restaurants et une boîte de nuit. On a la signature illimitée, à toute heure et partout dans l'hôtel. C'est la classe, mais il n'y a que nous, le groupe de Manu. La nourriture est excellente. Les vins blancs, rosés, rouges et Porto, viennent directement du Portugal. Un régal ! La spécialité de l'hôtel semble être le calmar et la seiche, cuisinés de multiples façons les plus délicieuses et succulentes les unes que les autres.

Mais toujours pas de *off*... Le temps nous a oublié ; il nous a abandonné. Nous voilà orphelins. Alors, on commence à parler *douala*, à force d'entendre l'*ovimbundu* ou le *kimbundu* : ça matche, ça donne mal mauvais ! Nous pouvons communiquer hors traduction officielle. La langue française est très appréciée, Paris dépasse le rêve américain. Puis, tout s'accélère. Un beau matin, Andréi Mingas (petit frère de Ruy Mingas) débarque à l'hôtel, avec son acolyte et compère musical et vocal, Felipe Mukenga. Sur les bords de la piscine, ils jouent quelques-uns de leurs morceaux à la guitare. Il y a juste Manu, les choristes et moi. Il est tôt, même pas dix heures du mat'. Manu est épaté. Après la visite du Conservatoire national, ça promet ! Sissy, l'une des

choristes, récupère la photo de cet *happening not official side event*. Juste avant Manu, Luanda venait de recevoir Djavan, la nouvelle star montante de la musique brésilienne. Il y a encore les affiches de l'évènement sur les murs. Dans son troisième lp, "Seduzir", Djavan reprend un de leurs morceaux, "Luanda(?)".

Dans le hall de l'hôtel, Manu me présente Kaye Whiteman, rédac'-chef de West Africa, et Hervé Bourges, alors directeur de RFI et premier directeur de l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication du Cameroun (ESSTIC). C'est un vieil ami de Manu. D'autres conférenciers bruissent de ci de là, institutionnels et société civile. L'hôtel Panorama, avec ses multiples salons et bars feutrés, calfeutrés dans une sobre et confortable discrétion, est vraiment l'endroit indiqué pour des après la bataille, comment entrevoir bondir sur de nouvelles opportunités. La sécurité est optimale, le protocole strict.

RENCONTRE MUSICIENS RADIO DO ANGOLA le journaliste qui nous appelle à l'aide : la guerre, ça tue beaucoup plus les hommes

Je rencontre un journaliste de la radiotélévision angolaise, enchanté de pouvoir parler "le" français. Dans le feu des suites de la discussion, il est décidé une rencontre entre musiciens angolais et ceux de Manu. Rendez-vous est pris. On débarque à la Radio Tv do Angola. Il y a des instruments de musique, en plus. Cette émission sera notre *pass vip* pour le *off!* Sans le savoir. C'est en direct. Sans le savoir. Et on a jusqu'à *ad lib(itum)*. Tout se passe tellement bien, la musique échangée et partagée adoucissant les mœurs, qu'on prend quartier libre ensemble. De toutes les façons, ne risquant pas de rencontrer les opérateurs économiques qui ont pignon sur rue, et que des maquignons, à Luanda, ça n'existe pas, nous ne risquons de tomber que sur des fonctionnaires suffisamment gradés et conséquents pour asseoir avec célérité de telles initiatives spontanées, dans la rigueur de la chaleur de la lenteur administrative africaine, en pleine saison sèche. Manu n'a pu être là, pour cause de carcan protocolaire ne laissant place à aucun imprévu de dernière heure, aussi ce que voulez que ça soit. Manu réussit à suivre la fin à la radio, en rentrant à l'hôtel. C'est tout juste s'il ne nous envie pas...

Les musiciens angolais sont emballés. Cette émission est le baptême du peuple pour tous les musiciens présents, les rapprochant de la foule de plus en plus nombreuse aux concerts. Les salles sont nickel, tout baigne. Avant l'émission, ce journaliste -dont j'ai oublié le nom- m'amène dans les archives de la radio. Il y a là des vinyls de musique classique angolaise, entendez portugaise, dont les partitions du XVIIIème (XVIIème ?) siècle ont été conservées, à telle enseigne que les compositions furent gravées sur des microsillons modernes ! Les musiques traditionnelles ne sont pas en reste, la culture étant le terreau des revendications des indépendances africaines, dès la fin de la seconde guerre mondiale. C'est incroyable ! Chacun a sa musique, malgré tous ces métissages...

La situation est tendue, quand même. Malgré le protocole, malgré la barrière des langues, on sent que ça veut parler. Mais sommes-nous dignes de confiance ? Une fois partis, allons-nous dire la vérité ? Mais laquelle, si on ne voit rien ; on ne peut abonder dans le sens d'un discours colonial, où les ex-colonies de telle obédience seraient mieux loties que d'autres.

Le protocole, c'est le protocole. On aurait espéré une première partie avec ces musiciens angolais et ceux de Manu... Une fois le baptême de la radio passée, il nous est plus facile d'aller en ville, avec l'estafette. Le protocole devient plus flexible, surtout les jours sans répétition et visite programmée. Je me lie d'amitié avec Andréi Mingas, qui n'a pu venir à la radio avec Félicie Mukengé. Il m'amène chez lui, me présente à sa femme. Pour se rattraper de son absence, Mingas nous réserve une réelle surprise. Il organise une journée de détente absolue sur l'île de Mussulo...

“ ”

MUSSULO Mingas qui organise l'escapade, me parle déjà de la spéculation immobilière qui allait prendre l'île et la presque île : Luanda deviendra ainsi la ville la plus chère d'Afrique. Fruits de mer, barbecue (nous disons cuit à la braise, braisé), lait de coco et autres fruits exquis. Assignez-moi à résidence sur l'île de Mussulo, *por favor ? Obligado !* Le sable chaud est brûlant. Il faut avoir de la corne sous la plante des pieds pour marcher nu quant à ses pieds, en mode hendiadys aux pieds nus et non va-nu-pieds. Mussulo n'était que bungalows, boukarous, sable, cocotiers, palmiers, pour une eau limpide et translucide aux variations bleutées. On en voit le fond, pourtant à une dizaine de mètres !

Mingas et Mukengé nous agrémentent de leurs guitares et voix ; il y a aussi un accordéoniste (bandonéon ?) qui joue des airs traditionnels, achevant de nous plonger dans une douce et inénarrable et belle nostalgie (encore et toujours), sous le soleil couchant alors qu'on embarquait pour la terre ferme. Manu n'a pas pris son sax ; c'était une journée de détente extraordinaire, dans un pays communistes africain dont la beauté ne doit plus être réservée qu'aux seuls suppôts et autres valets du capitalisme !

Les FILLES FONT du NDOLLÈ ! Les filles (entendez, les choristes) trouvent du *ndollè* ! Le *ndollè* est le plat *sava* par excellence et par définition, à telle enseigne qu'on peut dire que chaque quartier (*qwata, qwat's*) à sa façon. Le plus drôle c'est qu'une des choristes en marchant je ne sais plus trop où dit à notre traductrice-accompagnatrice que c'est

comestible., alors que la traductrice lui disait que cette plante est nocive. Les filles cueillent le *ndollè*, le ramènent à l'hôtel pour le préparer à nos hôtes surpris, puis ravis de ce partage culinaire !

Détartrage à l'hôpital général de Luanda, sur un plateau avec une de ses vue sur l'Océan omni présent !

Le drive in, sur les hauteurs résidentielles, avec vue sur le port :à l'affiche " Freedom road", avec Mohamed Ali et Kris Kristofferson !

.taaa

Les marques sont prises. Comme dans tout pays fraîchement indépendant et à parti unique, les discussions, convenues, sont difficilement sincères et franches. Sans compter le barrage des langues coloniales sur les langues néocoloniales. Mais ce qui ressort des discussions, si je n'ai pas trop mal compris, c'est qu'une guerre si vile tue beaucoup plus les hommes que les femmes. Humour... Il y a un homme pour quatre femmes, au moins, allant du blond le plus vénitien au noir anthracite et des plages à perte de vue... L'Angolais, séducteur de base, est *fair play*. Il en appelle à la solidarité masculine pour que ce renfort soudain tombe à point nommé pour endiguer cette vague de femmes qui risqueraient de pâtir de non-assistance de corps en désespoir de cause amoureuse, suite à tant de chagrins, de peines et de pertes...

Les filles tournent autour du groupe, rotations lascives de la Lune autour de la Terre promise à la nostalgie de l'amour. Tous les concerts sont à guichets fermés. Y 'avait-il des guichets même ? Chasser le naturel, il revient au galop ; ça pécho ! Manu n'est pas que professionnel. Il est juste charmant, souriant et désarmant de son énorme éclat de rire, sincère et franc, face à la meute des gazelles locales, oxymore redoutable d'attractivité...ça s'emballe à force d'emballer. D'aucuns entrevoient de passer la Saint-Sylvestre là ! Calme ta joie, Man ! Sois sage, ô, ma douleur...

BELLE ANGOLAISE baraque coloniale superbe et beau jardin. J'adore. Seule avec sa mère, s'il me souvient. bon poste ; veut que je reste un peu plus, à défaut de m'installer, prête même à me payer mon billet retour pour cet agréable contre-temps. C'est chaud ! Elle est belle, sensible, douce et délicate et tout et tout à la fois. Je me la joue Ulysse -sans Pénélope pour l'attendre outre mesure- pour ne pas outrageusement succombé et resté savourer cette indicible tentation. La chair est faible : oui. Destination danger ! Attention requise.

ATLANTICO NIGHT CLUB couvre-feu de minuit à l'aube condamné de rester toute la nuit en "bété" (boite de nuit)

La boite est au rez-de-chaussée, les toilettes (et les douches !!!) à l'étage, et, *stairways to heaven*, les chambres pour chapeauter le tout. Des rafales d'armes automatiques résonnent et crépitent staccato dans la chaleur de la nuit.

LOJA DE POVOS

DUTY FREE

TROC : DIAM'S vs TENUE DJEAN ! NAGRA vs VILLA sur la presqu'île !

FOOTING PLAGE VILLAGE DES PÊCHEURS

MALANJE, à 400km de Luanda, la Suisse de l'Angola, ses pâturages, ses vaches pie, noir et blanc, aux pis regorgeant de lait. Il n'y a pas de mouche tsé-tsé pour décimer le bétail. C'est notre semaine, à la campagne. On devait aller aussi à Huambo (et ses plages sublissimes, encore !) et à Bié, mais les combats font rage dans le sud du pays ! C'est pour cela que Luanda accueille presque tous les concerts. Nous faisons le trajet en car confortable et climatisé. Il y a pourtant une voie ferrée opérationnelle, semble-t-il. La route prise est comment un chemin initiatique dans une nature accueillante, nous remerciant de nous être déplacés. Nous sommes surpris par la nuée de gosses de toutes les couleurs (du blond vénitien au noir anthracite) qui courent après le car, souriant et chantant. Quelque part, là-bas, il y a la route qui mène en Afrique du Sud, via la Namibie ; je regarde cette route rectiligne se perdre à l'horizon. C'est la route des diamants, où les mines antipersonnelles pullulent et foisonnent. En marchant tout droit, vous arrivez en Afrique du Sud, les yeux fermés tels un somnambule ivre de ses rêves héroïques. Cette route me fait le même effet hypnotique, attractif et absorbant que le Bleu de Paul Klein : j'ai juste envie d'y plonger.

Visite des Chutes : ou *Quedas de Duque de Bragança*, haut lieu de villégiature et de mariages huppés de la haute société portugaise. La vue sur les chutes est imprenable ! Manu joue sur le bord des chutes avec des joueurs locaux de balafon, à la folle virtuosité ! En fond sonore, la forte rumeur des chutes en ébullition, comme une standing ovation infinie, que nul émotion ne peut faire cesser. Applaudissez pour vous-mêmes ! La nature prend soin de nos états d'âmes. Le spectacle est grandiose ; c'est tout simplement merveilleux.

Retour à Luanda. Nous retrouvons nos chambres. Comme à la maison...L'étendue d'eau, derrière l'hôtel, est reliée à l'Océan. C'est pour cela qu'à marée basse, certains en sont réduits à ramasser les poissons laissés là, par la mer lassée de leurs ronds dans l'eau. Parfois, ceux qui ne sont pas attentifs aux phases de la marée se noient.

FUNDA fougou, sauce gombo, feijoadá angolaise (forcément), crabes farcis givrés à la bière ! Aïe ! Le prétexte ? La visite de l'usine à fabriquer des pantalons jeans, pour être la page. On chante en chœur, c'est émouvant. On rentre à la tombée de la nuit, le protocole se lâche enfin, le départ se rapproche. Il y a des barrages militaires.

LES ARFENES MUCCEQUE et SONAGOL plastique

RETOUR sur PARIS BONJOUR TRISTESSE

« »

nom Duque de Bragança à la localité de Kalandula, le nom des chutes était les Quedas de Duque de Bragança